

A decorative frame made of roses and leaves, with a central shield-like shape containing the title.

La rose ne fleurit qu'en hiver

Andréa Generali

Auto-édition Andréa Generali
Impression Bookelis
ISBN : 9791042419219
Dépôt légal : Septembre 2022
©Tous droits réservés

Avertissement :

Attention, ce roman traite de sujets difficiles, comme le viol, l'antisémitisme, et les violences physiques et morales. Tout a été inventé en respectant les faits historiques. Cependant, toute ressemblance avec un personnage réel est fortuite. Ce livre est une fiction, il est destiné au divertissement. Il a été créé sans aucune intention de donner des excuses aux actes que les nazis ont commis durant cette période, ni d'insulter ou de porter atteinte aux communautés juives. Ce roman a pour but de délivrer un message de paix et d'amour.

Prologue



Janvier 1942, Danielle

Je butai contre une pile de livres qui tomba sur le parquet dans un bruit sourd.

Je posai une main sur ma bouche et ramassai à la hâte en râlant. *Mince ! Quelle maladroite !* Puis mes mains s'arrêtèrent sur un ouvrage de Karl Marx. Ce dernier faisait partie de la liste Otto ¹.

Je souris tendrement en levant les yeux au ciel. Monsieur Tillier, le libraire, n'était pas du genre à se laisser marcher dessus. Il aimait la liberté, les grands penseurs et la philosophie. Rien ne lui faisait peur, et c'était ce que j'appréciais chez lui. C'était pour cette raison que je venais ici chaque fois que j'en avais l'occasion. Je regardais les livres et débatais parfois de longs débats avec cet homme si gentil. On parlait durant des heures de l'injustice des restrictions, du quotidien des Français et du sort de ces

¹ Liste d'ouvrages prohibés par les Allemands

pauvres juifs qui voyaient leurs biens vendus aux quatre vents.

Ils possédaient de moins en moins de droits. Les Nazis ne voulaient pas d'eux. Certains habitants pensaient même qu'ils étaient mauvais, fourbes et qu'ils causaient le déclin de notre économie. Ils donnaient raison à l'envahisseur. Je trouvais ces accusations répugnantes, pour moi c'était une aberration. En France, nous naissions libres et égaux en droits, mais depuis le début de l'invasion en 1940, la mentalité avait changé. L'antisémitisme était encore pire qu'avant.

— Ah, il faut faire attention avec celui-là, prévint une voix derrière mon dos.

L'homme superposa ses doigts aux miens et m'aida à ranger le tout sur la table. Le seul client s'en alla, nous laissant seuls, moi et le libraire.

— Vous ne devriez pas l'avoir en votre possession, monsieur Tillier, lançai-je en reprenant le livre pour l'inspecter.

Il gratta son crâne dégarni, et sa moustache blanche se rehaussa sous son sourire pincé.

— Oh, tu connais mon opinion ma petite Danielle. Ce n'est pas à moi qu'on va dire ce que je dois faire ou non.

— Oui, mais vous pourriez vous faire arrêter pour ça. Un officier allemand est déjà venu vous voir pour vous réprimander... Quelqu'un a dû parler, vous dénoncer.

Voyant l'ennemi s'étendre de plus en plus, les citoyens de ce pays retournaient leur veste. Les délations étaient légion, chacun tentait ce qu'il pouvait pour obtenir quelques avantages de la part des Allemands.

Le libraire rit doucement en agitant sa main par-dessus son épaule, chassant mes paroles dont il n'avait que faire.

— Ne t'en fais pas, je ne me laisserai pas faire, chuchota-t-il.

Je souris.

— Vous et votre détermination, hein !

Je cachai l'ouvrage au fond d'une étagère, puis parcourus le dos des autres livres du bout des doigts.

— Soyez prudent tout de même, je n'aimerais pas qu'ils ferment votre magasin. Votre librairie, c'est toute votre vie ! soufflai-je, mélancolique.

— Au moins, je pourrai te donner les ouvrages que tu aimes.

Il me pinça le bout du nez comme une enfant puis revint vers son bureau où une pile de papiers l'attendait.

Mon cœur se serra. Il ne prenait pas les choses au sérieux. Il avait gardé une âme jeune et pleine d'inconscience.

— Oh, attends ! Tiens ! fit-il en se précipitant vers moi.

Il tenait dans sa main un ouvrage à la couverture rouge intitulé *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset. Je souris.

— Oh monsieur Tillier. Je ne peux pas accepter, vous n'avez qu'un seul exemplaire.

— Taratata, prends-le, je te dis, je te l'offre. Tu pourras lire la tirade de Perdican aussi souvent que tu le voudras.

Je me mordis la joue pour ne pas lui sauter au cou.

— Merci, monsieur. Bon, je reviendrai demain vous acheter d'autres livres, répliquai-je avec une œillade entendue.

Je réajustai mon châle, prête à repartir. Je devais faire des commissions pour ma grand-mère.

Je sortis et le froid me saisit. Je rabattis le foulard autour de mon cou et marchai rue St Martin en pressant le livre contre mon cœur. La neige tombait en gros flocons, formant d'épaisses couches sur le bitume de la ville de Paris. Je m'avançai avec précaution dans la ruelle pavée qui menait droit vers la boulangerie. Je frictionnai mes mains en claquant des dents, puis relevai le bout du nez.

Je m'arrêtai net. Une queue immense se profilait devant moi. Je soufflai, exténuée, puis jetai un coup d'œil circulaire pour jauger le nombre de personnes.

J'aurais dû aller à l'autre, derrière la librairie. Il y a moins de monde là-bas.

Je décidai de faire demi-tour et de la rejoindre, le nez fourré dans mon manteau et les yeux rivés au sol.

Ma grand-mère tenait absolument à ses deux miches de pain le matin mais aujourd'hui j'y allais beaucoup trop tard. Il était à peine huit heures du matin qu'une foule de gens patientait déjà devant la devanture. Ils avaient tellement peur de n'avoir rien à manger qu'ils venaient tous aux aurores.

Un pas après l'autre, je frottai mes membres transis de froid.

La nourriture se faisait rare et les réquisitions de plus en plus fréquentes. Nous devions économiser nos tickets de rationnement. Depuis la défaite de 1940, nous serrions les dents et obéissions aux Allemands sans broncher. Ils régnaient en maîtres sur nos terres et ne manquaient pas une occasion de nous le rappeler. Nous nous étions peu à peu

habitué à leur présence. Nous vivions selon leurs règles, écoutions la radio dans leur langue, lisions leurs livres... De toute façon, nous n'avions plus notre mot à dire, plus d'autre choix que de cohabiter avec l'ennemi.

Je passai sur le trottoir, traversai la route puis m'engageai dans une ruelle. La neige crissait sous mes pieds. Je soufflai sur mes doigts, répandant un nuage de condensation.

— *Mach schnell !*

Je levai la tête et me figeai. Mon cœur manqua un battement.

Monsieur Tillier était avec trois soldats et un officier. Je me postai dos contre le mur et observai la scène en silence. Il n'y avait personne d'autre qu'eux. L'officier portait un uniforme noir et un ceinturon qui laissait apercevoir le chrome luisant d'une arme. Il conversait avec le libraire, droit comme un i, les mains derrière le dos. Mon sang se glaça. Que lui disait-il ? Je me mordis la lèvre inférieure. *Bon sang, je lui ai dit de se débarrasser de ces livres !*

Je plissai les yeux et tendis l'oreille. Les mots hachurés de l'Allemand me parvinrent sans que je ne puisse les saisir. Monsieur Tillier le toisait en bombant le torse mais ses épaules s'affaissèrent et sa mâchoire se décrocha à la dernière phrase de l'officier. Pour la première fois, je voyais la peur le saisir.

Le militaire lui assena une violente gifle qui le fit tomber à la renverse.

Je mis une main sur ma bouche, le souffle coupé. Le gradé dégaina son arme et le pointa sur sa tête.

Une sueur froide remonta le long de mon échine et mon cœur tambourina jusqu'à exploser. *Non, il ne va pas le tuer !?* Les yeux du libraire croisèrent les miens. Ternes et pleins de mélancolie, ils s'éclairèrent alors d'une lueur d'espoir. D'une mine contrite, il secoua légèrement la tête comme pour m'indiquer de ne pas m'en mêler.

Puis le nazi tira. La détonation résonna dans toute la rue et fit s'envoler quelques oiseaux posés sur le rebord des fenêtres.

Mes jambes flageolèrent et mon estomac se souleva. Le livre chuta de mes mains, s'écrasant dans une flaque d'eau.

Le sang se répandit sur le trottoir et tacha la neige immaculée. Les prunelles du libraire étaient tournées dans ma direction, mais elles devinrent vitreuses, sans vie.

Il avait tué monsieur Tillier ! Il avait assassiné un innocent juste pour un livre ! Serait-il capable de faire pareil pour un regard de travers ?

Les larmes me montèrent aux yeux et ma tête vacilla.

Secouée d'un spasme, je rendis le maigre contenu de mon estomac sur le trottoir, et me posai au sol pour ne pas tomber dans les pommes.

C'étaient des monstres, des meurtriers sans foi ni loi ! Les règles n'existaient plus, ils nous tuaient comme ils le voulaient dorénavant ! Je plissai les paupières et inspirai à fond pour parvenir à me calmer.

Nous devons faire attention. Eux qui prônaient tant la sécurité de notre peuple, qui nous priaient de nous fier à eux... En réalité, ils nous tuaient en toute impunité. Je ne devais plus les croiser, plus les voir, il fallait que je parte, que je me cache.

Je rouvris les yeux.

L'officier riait en frottant son bel uniforme, puis il se retourna et m'aperçut. Je retins mon souffle, pétrifiée. Son regard noir croisa le mien. Sous la visière de sa casquette, je remarquai le sigle d'une tête de mort, et, sur le col de son uniforme, des éclairs. Ses yeux étaient monstrueux, vides, sans âme.

Il se détourna ensuite puis ordonna à ses hommes de le suivre. J'expirai, expulsant un nuage de vapeur dans l'air.

Maudits soient les SS !

Première partie

“J’ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j’ai aimé. C’est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.”

On ne badine pas avec l’amour, Alfred de Musset



Danielle, Vitry-sur-Seine, 17 août 1944

Je regardais les gouttes de pluie s'abattre sur la fenêtre de la cuisine. L'orage grondait au-dehors et l'eau ne formait plus qu'un rideau épais à travers lequel on ne voyait pas à un mètre. Mon époux et trois amis résistants étaient partis depuis maintenant deux longues heures. Ils voulaient préparer, avec d'autres réseaux, une possible insurrection qui aurait bientôt lieu à Paris.

Après le décès de ma grand-mère, j'étais retournée chez mes parents à Aix-en-Provence et avais fait la connaissance d'un de leurs amis qui était de passage. Peu de temps après, je m'étais mariée avec lui sur l'insistance de ma mère. C'était un homme plus vieux que moi. Mes parents disaient qu'il m'apporterait la protection et la stabilité financière car il était issu d'une famille assez aisée. Dès qu'il m'avait rencontrée, je m'étais aperçue que je ne l'avais pas laissé indifférent. Et mes ressentis s'étaient confirmés quand il avait demandé ma main à mon père. Ce dernier n'avait pas hésité une seule seconde à la lui accorder sans même me

demander mon avis. Je n'avais jamais eu le désir de me marier avec lui, mais mes parents avaient tout fait pour me convaincre, n'hésitant pas à louer ses nombreuses qualités d'homme grand, fort et téméraire. Ils avaient continué à me rabâcher qu'il me protégerait de tous les dangers et qu'avec lui, je n'avais aucun souci à me faire. Alors, je m'étais laissé convaincre. Après tout, un défenseur, c'était toujours un plus, surtout en temps de guerre.

Si seulement j'avais su à quel point je faisais erreur ce jour-là...

Je fermai le robinet et pris la direction des escaliers afin d'atteindre ma chambre. Je recoiffai mes cheveux blonds en chignon dans le miroir situé dans la salle de bain attenante et lissai ma robe blanche en coton. Je devais être présentable au cas où il reviendrait. Il ne supportait pas quand je me laissais aller. À vrai dire, il ne supportait pas grand-chose.

Je n'avais pas d'amis, pas de famille habitant dans le coin, j'étais toute seule. Et ma grand-mère me manquait atrocement. Je pensais à elle chaque jour. À vingt-et-un ans, j'étais partie habiter chez elle dans le but de faire des études à Paris. Je voulais apprendre la musique. Le chant était ma grande passion, j'avais pris des cours pendant plusieurs années et appris à jouer du piano, mais ma mère avait fini par voir d'un mauvais œil cette lubie sans avenir, alors j'avais débuté des études d'architecture. J'aimais beaucoup le dessin, les arts en règle générale, alors ce métier me paraissait un bon compromis. Mais la guerre avait éclaté et mes désirs s'étaient effondrés avec elle, réduisant musique, chant, et architecture en poussière. J'aurais pu continuer

mais l'achat d'un piano était beaucoup trop cher. Je n'avais néanmoins jamais cessé de chanter.

Je descendis les marches et commençai à préparer le repas. Il ne restait que quelques carottes et des pommes de terre. Cela faisait une éternité que je n'avais pas mangé de viande. La nourriture était rationnée, nous avions le droit qu'à une petite quantité, le reste étant destiné aux Allemands et à leurs soldats sur le front. Depuis quatre ans, nous supportions l'Occupant, nous obéissions à ses ordres. Nous devions respecter le couvre-feu, vivre à l'heure allemande, accepter la réquisition de nos terres, nos fermes, nos maisons, nos denrées... J'étouffais. Heureusement que le Général de Gaulle était là. Nous l'écoutions secrètement à la radio dès que nous le pouvions et il avait révélé que le débarquement avait eu lieu. Les Américains parvenaient à pousser les Nazis dans leurs retranchements, les faire battre en retraite. Ce n'était plus qu'une question de temps à présent avant de les voir plier.

Je souris.

Les États-Unis allaient nous sauver, je le savais.

La porte s'ouvrit soudain et Patrick apparut. Il retira son manteau tout trempé et alla s'asseoir dans son fauteuil d'un pas traînant, sans même m'accorder un regard. Il fixa droit devant lui et caressa sa barbe noire de trois jours d'un air soucieux.

N'importe quelle femme l'aurait trouvé bel homme avec ses épaules bâties et ses traits virils. N'importe quelle femme aurait été heureuse de l'épouser, mais moi je ne réalisais pas la chance que j'avais. Ses qualités étaient masquées par un trait bien plus sombre. Je ne pouvais

m'empêcher de songer à la vie que j'aurais eue si je ne l'avais pas fait, si j'avais refusé de me marier, ou si j'étais tombée sur un autre homme. Tous les gens de la ville me disaient que j'avais de la veine de l'avoir, qu'il était le plus serviable, le plus gentil. En apparence, oui ! Peut-être était-ce moi au fond qui étais trop difficile, et qui n'arrivais pas à supporter son caractère. Personne n'était parfait après tout.

— Comment ça s'est passé, alors ? demandai-je en tournant la tête vers lui.

— Comment veux-tu que ça se passe ! On a essayé de réunir le plus de matériel possible, on a étudié les endroits, les caches et puis voilà.

Je remplis un verre de schnaps et le lui tendis.

— Alors vous allez vraiment tous le faire ?

Il but cul sec et grimaça en m'adressant un regard en biais.

— Ben, évidemment !

Je pris une grande inspiration, en me dirigeai vers le placard pour en sortir deux assiettes.

— Faites attention tout de même, c'est dangereux.

— On ne sera pas seulement qu'une dizaine dans le coup, tu sais ? C'est tout Paris qui va se soulever.

Mes lèvres se pincèrent. Alors tout allait partir en vrille. Je m'en doutais depuis un moment. Je voyais bien qu'il y avait de plus en plus de résistants. Les gens se réveillaient de leur torpeur ou retournaient leur veste du bon côté car ils voyaient venir une victoire probable avec l'arrivée des Alliés. Mais je ne pus m'empêcher d'éprouver de l'inquiétude. Et s'il lui arrivait quelque chose ? Et si les

choses devaient mal tourner ? Et si les Allemands faisaient tout exploser ?

Je serais enfin débarrassée de lui...

Je secouai la tête.

Non, je ne devais pas penser ça !

Je coupai les légumes puis fis mijoter le tout dans une marmite. Il y en aurait bien assez pour la semaine, du moins je l'espérais.

Après plusieurs minutes, je remplis les assiettes et Patrick vint s'affaler sur une des chaises, à table. Je me plaçai en face de lui et l'observai engloutir son plat à grandes cuillerées. Il releva le nez après quelques minutes, laissant couler une goutte de soupe le long de son menton.

— On va faire fort, tu vas voir ! clama-t-il avant de prendre une nouvelle bouchée.

Il était téméraire, mon mari, il n'avait peur de rien. Je ne savais pas si j'étais capable du même courage. Je haïssais les Allemands tout autant que lui mais était-ce suffisant pour leur fracasser le crâne ? Peut-être. En tout cas, il fallait que je me tienne prête si le moment devait venir.

Une fois que nous eûmes terminé de manger, je débarrassai la table et fis la vaisselle en contemplant le paysage par la fenêtre. Il avait fini de pleuvoir. L'eau ruisselait sur les feuilles des arbres et formait de grosses flaques sur la terre sèche de l'été. J'ouvris alors et une bourrasque caressa mon visage. J'aimais cet air à l'odeur d'humidité et d'herbe coupée. J'avais l'impression de voyager ailleurs, dans la campagne au milieu des champs. Je me sentais vivante dans ces moments-là.

— Qu'est-ce que tu fous ? T'as un grain, ma parole. Viens, on va se coucher. Demain est une dure journée pour moi, souffla Patrick.

Dans le reflet de la vitre, je distinguais sa silhouette monter les marches puis s'arrêter pour ensuite pivoter dans ma direction. Ses sourcils se joignirent et son regard se fit plus dur.

Je refermai la fenêtre en me mordant les lèvres. Il fallait que j'y aille. Je ne devais pas traîner pour le rejoindre. La boule dans mon ventre se contracta plus encore.

Toutes les femmes subissaient-elles le mariage autant que moi ?

Oui, sans nul doute...

Je montai avec lui, après quoi il referma la porte délicatement. Il se rapprocha et esquissa un demi-sourire malicieux. Je détestais cette expression, elle annonçait tant de choses que je voulais effacer de mon esprit...

Non, c'est ton mari, tu ne dois pas penser ça !

Il posa ses mains sur mes épaules et me fit reculer doucement jusqu'au lit. De là, il déboutonna un à un les boutons de ma robe et me poussa, me faisant retomber sur le matelas. Il retira ma culotte, se libéra de ses vêtements à son tour à la hâte, puis se positionna sur moi.

— T'es là pour me satisfaire, tu le sais ça, hein ? susurrat-il.

Mon cœur s'emballa et mes muscles se tendirent. Il m'étudia, les dents serrées puis m'agrippa par les cheveux. Je détournai les yeux et retins mon souffle. Ma conscience resta fixée sur l'armoire. Je ne voulais plus être là, je n'étais

plus qu'un corps dont il se servait à sa guise et rien de plus. Ce n'était pas moi, ce n'était qu'un corps.

Il s'enfonça en moi et un gémissement s'échappa de mes lèvres. Je me raidis et grimaçai. La brûlure ne faisait que s'intensifier au rythme de ses va-et-vient.

— Arrête un peu de te crisper, putain. Lâche-toi un peu pour une fois ! grogna-t-il.

Je crispai la mâchoire et respirai un grand coup. Les autres femmes devaient réellement avoir envie d'un enfant pour faire ça. J'espérais pouvoir tomber enceinte, ainsi il me laisserait tranquille.

Sa respiration se fit plus haletante et ses mains sur mon corps, plus brutales, plus avides de ma peau. Il retint un spasme puis geignit dans mon cou, immobile.

J'expirai. Heureusement, cela ne lui prenait pas longtemps. Je me libérai lentement de son étreinte et me tournai sur le côté. Je rabattis le drap sur moi et Patrick éteignit la lumière. Il ne fallut pas longtemps avant que je ne l'entende ronfler.

Ma gorge se serra et mes poings se refermèrent sur l'oreiller de toute leur force.

Combien de temps restait-on mariés déjà ?

Jusqu'à ce que la guerre nous sépare.

Je l'espère...



Le chant des oiseaux me fit ouvrir les yeux. Mon mari était déjà parti. Il ne me réveillait jamais le matin, il n'aimait pas m'avoir dans les pattes et c'était tant mieux. Je m'habillai et allai dans la salle de bain me passer de l'eau sur le visage. Je me contemplai dans le miroir ovale et recoiffai mes longs cheveux blonds en chignon. Des cernes entouraient mes yeux bleus gonflés. J'avais grise mine ce matin-là. Mes fins sourcils s'arquèrent en un air las puis je partis m'installer au grand bureau au fond de la chambre. Je rangeai la multitude de papiers appartenant à mon mari, et posai devant moi un petit carnet que j'avais sorti de ma poche. Du bout des doigts, j'effleurai la couverture rouge en carton, puis me saisis d'un crayon à papier et inscrivis.

J'adorais y raconter mes pensées, mes peines et surtout mes espoirs. J'écrivais depuis longtemps mais depuis mon mariage, les mots avaient été un véritable refuge, le meilleur moyen pour m'évader d'ici, de mon époux, de ma vie. Ce cahier représentait un ami, un confident secret que

je n'avais jamais eu et que j'avais tant souhaité avoir. Lui au moins me comprenait, il m'écoutait d'une oreille attentive sans jamais émettre de jugements. J'y racontais mon amour pour le chant, la musique, et les bals dansants auxquels je rêvais de participer. Patrick n'aimait pas toutes ces choses-là, ce n'était ni un grand mélomane ni un amateur de fêtes, alors je pouvais toujours attendre qu'il m'autorise à y aller. J'écrivais parfois des histoires un peu utopiques dans lesquelles un homme mènerait mes pas sur une douce musique. Il me contemplerait alors amoureuxment et me complimenterait sur mon apparence.

J'émis un rire nerveux. Oui, j'avais trop lu les contes de fées. *Reviens sur Terre, Danie !* La réalité de ma vie était bien différente et j'avais le devoir de me battre, me montrer lucide et courageuse. Ma grand-mère était ainsi : une femme forte et volontaire. Je tournai les pages et relus un passage qui datait de 1943.

25 janvier

Elle me manque. Bon Dieu, qu'elle me manque... Je voudrais figer le temps et revenir en arrière pour la serrer encore une fois dans mes bras. Je la vois en rêve presque chaque nuit, et à chaque fois je me réveille, la larme à l'œil et la lame dans le cœur.

Ma gorge se noua. Je relevai la tête en fermant les paupières. Pourquoi fallait-il que j'aie envie de pleurer à chaque fois que je pensais à elle ? Ma grand-mère avait été tout pour moi. J'avais toujours admiré sa combativité, elle n'avait jamais laissé personne la dominer et encore moins un homme. Un matin, je l'avais vu inerte dans son lit. Mon cerveau sous le choc n'avait pas réalisé tout de suite, et puis

tout s'était écroulé autour de moi. Les voisins avaient entendu mes cris et avaient pris les choses en main. J'avais mis plusieurs mois à m'en remettre. C'était là que mes parents avaient eu l'idée d'inviter leur ami. Elle était là, la raison, c'était pour ça que j'avais cédé, pour ça que j'avais finalement accepté de me marier avec Patrick : j'étais fatiguée de lutter.

Je tournai une autre page et une lettre glissa de mon carnet. Une missive de mes parents.

Ma chère Danielle,

Ton père et moi-même sommes heureux de voir que tu vas bien. J'espère que Patrick et toi ne souffrez pas trop de la situation à Paris. On raconte que tout fout le camp là-bas, les Allemands n'ont plus rien à perdre. Faites attention. Tant que les alliés ne sont pas là, restez toujours sur vos gardes.

De notre côté, nous avons agrandi le jardin pour faire pousser plus de légumes. Il fait chaud, et bon vivre ici. Nous t'envoyons un peu de soleil.

Nous t'embrassons.

Ils ne m'écrivaient pas souvent. C'était toujours moi qui le faisais. Je leur contais ma vie ici, mon quotidien avec leur fidèle ami, ma relation faussement idyllique du couple parfait. Je ne me plaignais jamais, je voilais la vérité aussi souvent que je le pouvais et ne leur révélais rien de ce que je ressentais réellement. Ils étaient si heureux de me voir en ménage, mener le quotidien qu'ils voulaient pour moi. Je ne voulais pas les décevoir. Et puis, les choses étaient pires ailleurs, il existait des gens bien plus malheureux que moi en cette sombre période de guerre.

Je tournai une autre page.

10 août

J'en ai vu un hier après-midi. Il fumait une cigarette à côté d'une voiture allemande. Je n'ai pas pu poursuivre ma route, j'ai fait demi-tour. Tant pis pour la viande, de toute façon, il n'y en avait sans doute plus. [...] Pourquoi faut-il qu'ils me terrifient comme ça ? Il ne faut pas que je leur montre le moindre signe de faiblesse, ils s'en serviraient pour me faire du mal. La peur ne doit pas se voir dans mes yeux.

Je plissai le nez. J'avais eu une crainte complètement irraisonnée ce jour-là, comme si j'avais croisé un animal sauvage. Je devais apprendre à me calmer.

15 août

Je n'en peux plus. Je fais des efforts mais j'ai l'impression qu'il est inépuisable. Au bout de combien de temps un homme se satisfait-il d'une femme ? Est-ce qu'un jour, il en aura marre ? Combien de temps met-on pour tomber enceinte ? Ses caresses sont comme des lames de rasoir sur mon corps. J'ai honte de l'admettre, mais il me dégoûte. Je devrais peut-être partir, prendre mes cliques et mes claques et retourner chez mes parents. Mais que me diraient-ils ? Que je joue aux épouses effrontées ? aux pleurnichardes ? Et comment vais-je aller jusque là-bas ? Les Américains sont encore loin d'investir le sud de la France, contrairement à Paris et au nord qui vont, j'en suis sûre, être libérés. C'est soit mon mari, soit les Boches. Que Dieu me pardonne, à choisir, je préfère rester avec lui...

J'inspirai, une boule à l'estomac. Je savais que je n'étais pas heureuse avec lui, mais je ne m'étais pas rendu compte que c'était à ce point-là. Je me mis à écrire :

18 août

Je me demande quel effet ça fait d'être avec un homme qui vous aime. J'aurais tant aimé tomber sur quelqu'un de bon et de délicat. Un homme qui déshabillerait mon corps avec lenteur et sensualité, qui aimerait chaque partie de mon anatomie et me ferait vibrer de plaisir. Je l'imagine m'embrasser avec douceur et sensualité. Faire attention à la moindre de mes réactions ou au moindre frémissement... Un homme capable de se préoccuper autant de mon plaisir que du sien.

Je soupirai puis raturai le tout. J'étais folle d'écrire ça. Je n'osais même pas imaginer ce que Patrick penserait s'il tombait sur mes mots. Je grimaçai puis rangeai mon journal et le crayon dans ma poche. Personne ne devait savoir qu'il existait. C'était bien trop honteux.

Je me mis un coup de rouge à lèvres puis descendis les escaliers et enfilai mon manteau. Je devais aller prêter main-forte à mon mari. Il possédait un bistro en plein cœur de la ville et il comptait sur moi pour l'aider de temps à autre.

Je me saisis de mon vélo collé au mur, puis pédalai à travers les rues. Les camions allemands s'embouteillaient et klaxonnaient pour rejoindre la capitale. Je contournai quelques promeneurs et coupai par un petit chemin que j'avais l'habitude de prendre pour éviter les grands axes. Au moins, à cet endroit, je ne croisais aucun Allemand. Il

n'y avait que des immeubles fermés et des bâtiments détruits par les bombardements. Je garai ma bicyclette près de l'entrée du bistro et entrai.

Il n'y avait pas grand monde, seulement quelques habitués avaient pris place pour manger, toujours au même endroit. Notre bar était le repère des principaux résistants de la ville. Peu d'inconnus y entraient, et si tel était le cas, nous prenions garde à ce que nous disions. Je m'approchai du bar et saluai Patrick qui rangeait des bouteilles de vin, accroupi.

Ses yeux se relevèrent vers moi et son front se plissa.

— T'en as mis du temps ! La vaisselle ne va pas se faire toute seule ! lâcha-t-il, dédaigneux.

J'inspirai, les lèvres pincées.

— T'es gonflé, tu m'as dit d'arriver à 8 heures, je suis là à 8 heures.

Depuis quelque temps, j'osais enfin lui répondre. Je prenais conscience qu'il ne fallait pas que je me laisse faire, sinon c'était encore pire. Que disait ma grand-mère déjà ? « Ne sois l'esclave de personne, Danie ! »

Je passai devant lui et commençai à laver les verres dans l'évier. Il se releva d'un coup et s'approcha de moi en agrippant mon bras jusqu'à m'en faire mal.

— Eh, écoute, tu me parles pas comme ça, t'as compris ? Je n'ai pas vu l'heure, j'ai cru qu'il était plus tard que ça.

Il claqua des doigts pour que je relève le nez. Lasse, je croisai son regard en soupirant.

— Tu vas voir ce que tu vas prendre toi, chuchota-t-il en fronçant les sourcils.

Mon estomac se crispa.

— Ça va, je suis désolée, fis-je en reprenant ma vaisselle.

J'avais peur de le mettre en rogne maintenant. Je ne voulais tout de même pas prendre le risque d'attiser sa colère. Je savais ce qu'il était capable de faire quand il s'énervait.

— Alors Pat, les affaires ? On m'a dit que c'était jour de pêche demain, lâcha un vieil habitué en posant son verre de vin sur le comptoir.

— Oui, à ce qu'il paraît, tous les meilleurs pêcheurs vont se joindre à nous ! J'espère qu'elle sera bonne.

— Ah, c'est la canne à pêche le plus important ! et surtout savoir repérer l'endroit où y'a le plus de poisson ! Tu l'as toujours, celle que je t'ai donnée le mois dernier ? intervint le quinquagénaire à la moustache blanche.

Ils parlaient en message codé. Je devinai immédiatement que leur rébellion commencerait le lendemain. La pêche était leur métaphore favorite pour en parler.

— Ouais, je l'ai gardée, ouais.

— Et surtout, il faut tenter le lac dont je t'ai parlé. Mon fils te montrera où il est parce que...

L'homme s'arrêta de parler. Son regard fusa vers la porte d'entrée et son visage blêmit. Tout le monde se tut quand quatre soldats allemands firent leur apparition dans la salle. Je laissai retomber une assiette et mon cœur bondit dans ma poitrine.

Ils retirèrent leur calot tour à tour puis s'assirent à une table sans nous saluer et en continuant à s'esclaffer entre eux. Mon mari me donna un coup de coude.

— Va, m'intima-t-il. Demande-leur ce qu'ils veulent boire.

Je n'entendais plus rien. Mon esprit resta fixé sur eux. Ce n'était que de simples soldats allemands, pourquoi est-ce que j'étais nerveuse à ce point ?

Je déglutis et m'avançai de deux pas, un calepin et un crayon dans les mains. Peut-être parce que ce bistro était le repère de tous les résistants de la ville, et qu'en planifiant de tous les liquider jusqu'au dernier, nous risquions la torture et la mort dans d'atroces souffrances ?

Ma respiration s'affola. Non, je ne pouvais pas leur parler, c'était impossible ! Et si je faisais une bourde ? J'avais toujours réussi à les éviter par le passé, c'était Patrick qui s'occupait de leur adresser la parole, d'habitude. Même dans la rue on m'avait rarement demandé mes papiers. Forcément, je n'allais jamais bien loin, je faisais le même chemin depuis des années, prenais les mêmes routes désertées, faisais demi-tour quand j'en croisais...

Je massai ma tempe et jetai un coup d'œil à Patrick. Celui-ci leva les yeux au ciel et prit une grosse bouffée d'air, l'air de dire « T'es vraiment qu'une conne. »

Tant pis ! Je ne pouvais pas faire ça ! S'il voulait vraiment les servir, il n'avait qu'à le faire lui-même. Je rebroussai chemin et lui tendis la carte avant de rejoindre la cuisine. Il me retint par le bras.

— Qu'est-ce que tu fous ? Arrête de te comporter comme ça, on dirait que t'as un truc à cacher, murmura-t-il. Tu vas y aller, ne t'angoisse pas, ça va.

Ses prunelles noires me fixaient avec détermination. Je ne pouvais pas m'en aller comme ça, il avait raison, ça

faisait suspect. Il fallait que je me ressaisisse. Il ne fallait surtout pas qu'ils s'aperçoivent de mon malaise. Ne pas montrer de peur, surtout ne pas perdre la face !

Je hochai la tête et me dirigeai vers les hommes, mâchoire serrée. Ils rirent en cœur et l'un posa ses bottes boueuses sur la chaise d'en face. Je me figeai. Leurs yeux se braquèrent à l'unisson sur moi et ils se turent.

— Bonjour messieurs, vous voulez...euh que voulez-vous boire ? hésitai-je.

L'un, un brun aux yeux noirs d'une trentaine d'années, se redressa en me contemplant de bas en haut. Ses prunelles me paralysèrent. Ce regard était le même que ce nazi qui avait tué monsieur Tillier. Ce même regard mauvais tout droit sorti de l'enfer.

Il dit un mot en allemand à son camarade puis ils gloussèrent encore une fois. Mon cœur battait de plus en plus vite. La tension dans mon corps monta en flèche. Qu'avaient-ils dit ? Ils se moquaient de moi ?

— Du schnaps peut-être ? repris-je pour les aider à se décider.

Ils ne parlaient peut-être pas le français ? Je ne parlais pas allemand. Et s'ils me brutalisaient pour ça ? Non, ce n'était pas des SS, ils ne feraient pas ça. Cet homme n'était pas comme *ce* nazi.

Je ne les regardais plus. Je me concentrai sur mon calepin. C'était plus supportable quand je ne croisais pas leurs yeux.

— *Warum werden Sie rot ?*

Je relevai la tête. Ma respiration s'emballa.

— Hein ?

— Vous êtes très rouge, traduisit un autre avec un faible accent allemand.

Je touchai mes joues, mal à l'aise. Rouge ? Oui, mon visage était en feu, pourtant il n'y avait pas de raisons. Je me rendais ridicule à réagir ainsi.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? reprit-il.

Je lissai mon front perlé de sueur. Pourquoi me posait-il cette question ? Et s'ils se doutaient de nos activités ?

— Euh...oui, de temps à autre. Pour aider...mon mari, balbutiai-je.

— Veux Schnaps, oui, intervint un autre.

— Très bien, quatre verres alors, conclus-je avec précipitation.

Je notai quelques mots sur mon carnet d'une main tremblotante et me retournai, le regard fuyant. Je n'avais même pas remarqué qu'un silence de plomb s'était installé dans toute la salle. Je passai devant mon mari et me baissai pour prendre la bouteille d'alcool dans un placard.

— Ça va, laisse, fit-il en m'agrippant le bras.

Il prit le schnaps et servit des verres sur un plateau.

— T'as vraiment un grain, marmonna-t-il dans sa barbe.

Je détachai mon tablier et le posai sur le comptoir. Je me dirigeai vers la sortie et réprimai un frisson en passant la porte.

J'expirai tout l'air de mes poumons en fermant les yeux face au soleil. J'avais tellement peur de faire une bourde que je me comportais comme une véritable idiote. J'avais l'intention de revenir, mais seulement quand ils auraient fichu le camp. Je m'étais rendue assez ridicule comme ça, je n'avais aucune envie de recommencer.

J'en profitai pour aller acheter quelques aliments avec les tickets de rationnement qu'il me restait. Les gens n'étaient plus très présents dans les rues. Ils se terraient chez eux, attendant que les nouvelles tombent, jour après jour. Les soldats étaient de moins en moins nombreux eux aussi, Hitler envoyait le reste de ses troupes sur le front russe. J'avais même entendu dire qu'il y envoyait des enfants, faute de soldats. Je discutai un instant avec la boulangère, qui me raconta les escapades de son mari, puis traversai la rue pour me rendre à l'église. La grosse porte en bois grinça lorsque je l'ouvris et mes pas résonnèrent en écho dans la grande bâtisse. Je déambulai dans l'allée d'honneur en contemplant l'édifice et les vitraux grandioses. J'aimais le calme des églises. Ce lieu était l'un de mes refuges préférés, il était empreint d'une énergie salvatrice dont j'avais intensément besoin. J'adorais m'y rendre chaque fois que je le pouvais. Je priais et écrivais. Parfois même, il m'arrivait de chanter et ainsi entendre le doux écho de ma voix glisser contre les murs. Je croyais en Dieu et me délectais de ces moments passés avec lui. Je humai l'odeur de sauge mêlée à celle d'humidité qui embaumait les airs.

J'étais seule. En paix.

Je m'assis sur une des chaises mises à disposition et fixai l'autel. Je me confessais au moins une fois par mois mais aujourd'hui, je n'avais rien à dire, rien à me reprocher si ce n'était mon incompréhension face à mes peurs irraisonnées. Je savais que ce que j'avais vécu quelques années auparavant y était pour quelque chose, mais jamais je n'aurais cru que ça puisse prendre une place si importante

dans ma vie. Monsieur Tillier avait créé un traumatisme plus grand que je ne le pensais.

Je me saisis de mon journal et écrivis :

Je n'aurais pas dû écouter Patrick. Ils m'ont certainement prise pour une fille suspecte. Quelqu'un qui n'a rien à se reprocher ne se comporte pas comme ça. Mais merde, ces êtres sont si immondes, si répugnants ! Comment peut-on rester indifférent, stoïque devant ces gens ? ! Mais ça aurait pu être pire. Comment aurais-je réagi si ça avait été un SS devant moi et non des soldats de la Wehrmacht ? Je n'ose l'imaginer. Les SS sont des monstres, sans cœur ni âme. Tous de viles créatures tout droit sorties de l'enfer. Mon Dieu, faites qu'ils soient punis un jour pour leurs crimes, faites qu'aucun d'eux ne m'approche, ni moi ni ma famille.

Je soupirai. C'était un souhait un peu trop grand pour que Dieu puisse le réaliser. En faisant partie de la résistance, mon mari risquait déjà très gros, et moi aussi, pour ne pas l'avoir dénoncé. Nous devions nous attendre à les voir débarquer un jour chez nous pour nous torturer à mort.

Ma nuque se raidit. Je secouai la tête pour chasser cette pensée de mon esprit. J'avais si peur de ça. Il m'arrivait parfois d'avoir envie de tout abandonner et de retourner à Aix-en-Provence, d'affronter mes parents en leur disant toute la vérité et de laisser mon mari se débrouiller avec ses histoires. S'il voulait mourir, qu'il ait la décence de ne pas m'impliquer ! Car mes parents n'étaient pas non plus au courant de ses petites manigances de patriote. Mais s'ils l'apprenaient, je n'étais même pas certaine qu'ils lui en

veillent. En tant que gaullistes, ils admiraient les résistants pour leur courage et leur dévotion. C'était vrai que le combat que Patrick menait était honorable. Il fallait bien se défendre contre les nazis, se battre pour notre liberté au péril de nos vies. Je devais rester, je devais garder espoir et me montrer forte.

Je joignis mes mains et priai. Je souhaitais que Patrick se calme sur son comportement, qu'il parvienne à faire des efforts pour rendre cette vie plus supportable. Je savais déjà ce que je risquais de subir ce soir. Je les avais mis en danger, lui et son réseau. Je priai pour que ces soldats ne se soient aperçus de rien, qu'ils aient simplement vu en moi une femme d'une timidité malade impressionnée par leur présence. Je souhaitais que cette guerre finisse enfin et que mes peurs s'apaisent.

Je fis le signe de croix puis sortis de l'église. Je partis reprendre mon vélo près du bar sans regarder à l'intérieur. Je mis mes provisions dans le panier et rentrai à la maison.

Le soir venu, Patrick débarqua complètement soûl. Il tituba jusqu'au fauteuil pour s'y jeter lourdement, comme à son habitude. Ce n'était pas la première fois qu'il était dans cet état. Mais ce jour-là c'était différent. Il passa une main sur son front puis ses yeux vitreux croisèrent les miens. Je posai sur la table, l'assiette que j'étais en train d'essuyer.

— T'es vraiment qu'une conne, gronda-t-il.

Il se leva et claudiqua vers moi sans me quitter de son regard assassin. Mes poils se hérissèrent. Je reculai,

m'éloignant de lui et finis par butter contre le meuble en bois où était rangée la vaisselle de famille.

— Tu te rends compte qu'ils ont demandé ce qu'il se passait ?

Vacillant sur ses pieds, il pointa un doigt vers moi.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

— Les fritz ! Après ton départ, ils sont venus me voir et m'ont demandé pourquoi t'étais partie et ils ont pris nos noms et notre adresse ! par ta putain de faute ! hurla-t-il.

Je sursautai puis entrouvris la bouche, consternée.

— Oh merde. Je suis désolée Patrick, j'ai pas voulu...je...

Ses lèvres se pincèrent, et d'un coup sa main s'abattit sur mon visage. Mon œil sembla sortir de son orbite. La douleur se propagea sur toute la partie gauche de mon visage. Je restai debout, sonnée, la main sur ma joue, l'esprit dans le vague comme si j'avais reçu une décharge électrique. Mon mari me saisit par les épaules, m'obligeant à lui faire face.

— Tu fais plus ça, t'as compris ? Quand je te dis de faire un truc, tu le fais ? Ok ?

Mon visage allait exploser tant la douleur palpitait dans mon crâne. Il avait recommencé. Il m'avait frappée une fois, il y a longtemps sous le coup de la frustration. Il m'avait promis que ça n'arriverait plus. Ça lui prenait parfois de me jeter des objets sous le coup de la colère, mais il évitait de lever la main sur moi. Avant de me marier, j'avais fait la bêtise de croire mes parents, de penser qu'il me protégerait de ces monstres dehors, mais

finallement il faisait tout ce que je redoutais le plus. Les larmes me montèrent aux yeux.

Il prit mon visage en coupe. Ses traits se plissèrent pour dévoiler une mine inquiète. Il caressa ma joue douloureuse de son pouce.

— Je suis désolé, je t’ai fait mal ? J’ai pas fait exprès, Danie, excuse-moi, se lamenta-t-il, contrit.

Je lui jetai un regard noir, le visage déformé par la peine. Je le poussai en arrière, puis, sans un mot, montai dans la chambre en claquant la porte.

J’enfouis ma tête dans mes mains et versai toutes les larmes de mon corps en me laissant glisser contre le mur, agitée de soubresauts.

Je ne souhaitais plus entendre ses excuses. C’était un sale type ! Tous les hommes n’étaient que des sales types ! Il était incapable de me comprendre, de communiquer avec moi. Il ne m’aimait pas, je lui appartenais corps et âme et il faisait de moi ce qu’il voulait.

— Mon amour ? minaуда-t-il derrière la porte. Je suis désolé ma puce, je sais pas ce qu’il m’a pris. Je ne recommencerai pas.

Un silence s’installa.

— J’ai eu peur, tu sais ? ajouta-t-il. Je me suis dit que ces Boches pouvaient te faire du mal. Il faut que tu m’écoutes quand je te dis quelque chose. Il faut que tu me fasses confiance, sinon on risque d’y passer et je n’ai pas envie qu’il t’arrive quoi que ce soit, tu comprends ?

Plusieurs secondes passèrent. Sans réponse de ma part, il entra dans la chambre et s’accroupit à côté de moi. Il

pressa ma jambe et se contorsionna pour croiser mes prunelles toujours fixées au sol.

— Laisse-moi tranquille.

Il souffla.

— Oh bon, je vais me coucher, t'es chiante.

Il bondit jusqu'au lit et s'engouffra entre les draps. Il éteignit la lampe sans faire attention à moi. Il jouait sans doute les vexés dans l'espoir que je lui pardonne plus facilement. Je séchai mes larmes avec ma paume, puis l'entendis ronfler. Je roulai des yeux. Non, il était tellement soûl qu'il ne se rendait plus compte de rien. Après tout, peut-être qu'il était sincère et qu'il regrettait vraiment. L'alcool l'avait poussé à faire quelque chose qu'il n'avait pas contrôlé, et ses peurs avaient décuplé sa désinhibition. La peur, ça, je connaissais bien. J'avais conscience de l'impact qu'elle pouvait avoir, et ce qu'elle pouvait engendrer comme bêtises. Et puis, ce n'était pas dans ses habitudes de s'excuser : s'il le faisait, alors il le pensait.

Je me relevai et me couchai à mon tour. Il fallait que j'oublie cette histoire. C'était un accident, rien de plus. Je ne devais pas m'en faire, tout ça serait oublié après une bonne nuit de sommeil. *Oui, force-toi à effacer cette histoire, Danielle.*

J'ouvris les paupières en grimaçant, assaillie par un mal de crâne, puis tâtai le matelas à côté de moi. Il était vide. Patrick était sans doute parti tôt pour Paris. Je ne savais pas à quelle heure il reviendrait, et c'était tant mieux. Je